

Texte n°1 : Les raisons de faire oraison (Chemin de perfection extraits des chapitres 1,3,21 et 23)

Ayant appris vers cette époque de quelles terribles épreuves souffrait la France, les ravages que faisaient dans ce pays ces malheureux luthériens, et les rapides accroissements de leur secte désastreuse, j'éprouvais une peine profonde. Comme si je pouvais, comme si j'étais quelque chose, je répandais mes larmes auprès de Notre-Seigneur et le suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais donné volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes que je voyais se perdre en grand nombre dans ce royaume. Mais simple femme, et sans vertu, j'étais incapable de servir comme j'aurais voulu la cause de Dieu. Un vif désir me vint alors, qui prit toute mon âme et qui la possède encore, c'est que Notre-Seigneur ayant tant d'ennemis et si peu d'amis, ceux-ci du moins lui fussent dévoués. Ainsi je résolus de faire le tout petit peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection possible, et de porter les quelques religieuses réunies ici à embrasser le même genre de vie. Je fondais ma confiance en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour lui. J'espérais aussi qu'avec des compagnes aussi parfaites que je les voyais dans mes désirs, mes défauts seraient couverts par leurs vertus, de sorte que je pourrais encore contenter Dieu en quelque chose. Enfin, il me semblait qu'en nous occupant tout entières à prier pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui la défendent, nous viendrions, selon notre pouvoir, au secours de cet adorable Maître, si indignement persécuté. Travaillons donc à être telles que nos prières puissent aider ces serviteurs de Dieu.

O mon Rédempteur ! mon cœur ici n'en peut plus. Que sont devenus les chrétiens de nos jours ? Faut-il que ceux dont vous avez le plus à souffrir soient ceux-là mêmes qui vous doivent davantage, ceux que vous favorisez, ceux que vous choisissez pour amis, ceux que vous prenez pour compagnons, et à qui vous communiquez par les sacrements ? Ne sont-ils donc pas satisfaits des tourments que vous avez endurés pour eux ?

O mes sœurs en Jésus-Christ ! joignez-vous à moi pour demander cette grâce au divin Maître. C'est dans ce but qu'il vous a réunies ici ; c'est là votre vocation ; ce sont là vos affaires ; tel doit être l'objet de vos désirs, le sujet de vos larmes et le but de vos prières. Le monde est en feu ; on veut, pour ainsi dire, condamner une seconde fois Jésus-Christ, puisqu'on suscite mille faux témoins ; on veut renverser l'Église. Non, mes sœurs, ce n'est pas le temps de traiter avec Dieu des affaires peu importantes. Hélas ! Seigneur, comment ai-je osé vous adresser cette supplique au nom de toutes mes sœurs...

Mais considérez, Seigneur, que vous êtes désormais le Dieu de miséricorde ; répandez votre miséricorde sur cette pauvre pécheresse, sur ce misérable ver de terre qui se laisse aller à tant d'audace devant vous. Voyez, O mon Dieu, mes désirs et mes larmes qui accompagnent ma supplique. Oubliez mes œuvres, je vous en conjure, au nom de votre Bonté ; ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent et venez au secours de votre Eglise. Ne permettez plus, Seigneur, de tels maux dans la chrétienté et que votre lumière vienne dissiper ces ténèbres !

Le jour où vos prières, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes, ne tendraient pas à la fin dont je viens de parler, sachez que vous ne faites pas et que vous n'accomplissez pas le but pour lequel le Seigneur vous a réunies ici. Ne vous étonnez pas, mes filles, qu'il faille songer à tant de choses pour commencer ce voyage divin : le chemin où nous entrons est un chemin royal qui conduit au ciel. Est-il étrange que la conquête d'un tel trésor nous coûte un peu cher ? Un temps viendra, où nous comprendrons que le monde entier ne saurait le payer. Eh bien ! quelles doivent être les dispositions de ceux qui commencent leur voyage, avec un sincère désir d'arriver au bout et de s'abreuver à la source de vie ? D'abord, et par-dessus tout, une ferme et inébranlable résolution de ne suspendre leur course, que lorsqu'ils seront parvenus au terme. Ainsi, qu'ils avancent toujours, en dépit des obstacles, des difficultés, des tribulations, des murmures ; sans écouter la crainte ou de n'arriver point au but, ou de mourir en chemin, ou de manquer de courage dans l'épreuve. Que nous le voulions ou non, nous marchons tous, quoique de différentes manières, vers cette fontaine de vie ; mais il n'y a, croyez-le-moi, qu'un chemin qui y conduit, c'est l'oraison.

Il est souverainement important, quand on commence, d'avoir un ferme dessein de persévérer. Que de raisons j'en pourrais donner ! Mais, pour ne pas trop m'étendre, je me contenterai d'en donner trois.

Voici la première : quand Dieu est si libéral envers nous, et que nous lui apportons, nous, si peu, - notre pauvre petite application, - quand d'ailleurs nous n'y sommes pas désintéressées, mais que nous en retirons au contraire les plus précieux avantages, il convient que nous ayons une générosité entière et sans retour. N'imitons pas ceux qui prêtent avec l'intention de reprendre ; ce n'est pas la donner. Hélas ! nous consumons tant d'heures soit avec nous-mêmes, soit avec d'autres, qui ne nous en savent point de gré ; qu'au moins ce peu de moments que nous consacrons à Dieu, lui soient donnés de bon cœur, et avec un esprit libre de toutes pensées étrangères. Donnons-les-lui avec la ferme résolution de ne les reprendre jamais, quelques ennuis, quelques peines, et quelques sécheresses qui nous y arrivent. Considérons ce temps comme une chose qui n'est plus à nous et qu'on pourrait nous redemander en justice, si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu. Toutefois, ce n'est pas reprendre ce que nous avons donné que de laisser l'oraison un jour, ou même plusieurs, pour des occupations légitimes, ou pour quelque indisposition particulière. Il suffit que notre intention demeure ferme. Mon Dieu n'est pas étroit et ne s'arrête point aux minuties : vous donnez vraiment quelque chose, vous le donnez du reste de bon cœur ; il vous en saura gré. Dans ses comptes avec nous, il n'est pas minutieux mais magnanime. Même si nous lui faisons du tort, il lui en coûte peu de pardonner. Il paie si scrupuleusement que n'ayez crainte, même si vous n'avez fait que lever les yeux en pensant à lui, il ne manquera pas de vous en récompenser.

La seconde raison pour laquelle nous devons persévérer dans l'oraison, c'est qu'alors il devient plus difficile au démon de nous tenter. Il craint beaucoup les âmes résolues ; il sait par expérience le dommage qu'elles lui causent ; il sait que tout ce qu'il fait pour leur nuire, tournant à leur profit et à l'avantage des autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat. Nous ne devons pas toutefois nous abandonner à la sécurité, ni cesser de nous tenir sur nos gardes. Nous avons affaire à un ennemi perfide. S'il remarque quelqu'un d'hésitant, non affermi dans le bien, pas encore déterminé à persévérer, il le poursuivra nuit et jour. J'en parle avec connaissance de cause, parce que je ne l'ai que trop éprouvé ; et j'ajoute qu'on ne peut assez donner d'importance à cet avis.

J'arrive à la troisième raison de notre persévérance et elle est d'un grand poids. On combat avec plus de courage. On sait maintenant que, coûte que coûte, il ne faut pas reculer. Prenons, dès le commencement de l'oraison, cette confiance absolue, qu'à moins de vouloir nous laisser vaincre, nos efforts seront couronnés du succès, et que, pour petite que soit notre part du butin, nous serons toujours très riches. Ne craignez point que Notre-Seigneur vous laisse mourir de soif, lui qui nous invite à boire de cette eau. Je vous ai déjà dit cela, mais je ne saurais trop vous le rappeler, tant je désire vous prémunir contre le découragement où tombent les âmes à qui la bonté de Dieu ne s'est encore révélée que par la foi, et non par une connaissance expérimentale. C'est un immense avantage, que d'avoir éprouvé son amitié, et d'avoir senti les délices dont il inonde les âmes dans le chemin de l'oraison, faisant en quelque sorte lui-même tous les frais du voyage. Aussi, je ne m'étonne pas que les personnes qui n'ont point éprouvé ces faveurs, veuillent avoir quelque assurance que Dieu payera leurs sacrifices. Eh bien ! le divin Maître promet, vous le savez, le centuple dès cette vie ; et de plus, il dit : *« Demandez et vous recevrez »*. Que si vous n'ajoutez pas foi à ce qu'il affirme lui-même dans son Evangile, c'est en vain que je me romprai la tête à vouloir vous le persuader. Je ne laisse pas néanmoins d'avertir les âmes qui auraient quelque doute, qu'il leur en coûtera peu de tenter l'entreprise ; car elles acquerront bientôt la certitude que, dans ce voyage, nous recevrons plus que nous ne saurions ni demander ni désirer. Je sais que je dis vrai, et je puis produire pour témoins de cette vérité celles d'entre vous, mes filles, à qui Dieu en a donné une connaissance expérimentale.